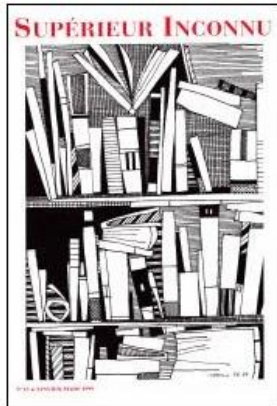


SUPÉRIEUR INCONNU



N° 13 • JANVIER-MARS 1999

Collection Supérieur Inconnu



Supérieur Inconnu n°13, Dossier : Poètes du Liban

Surréalisme

144 pages - 16.5 x 24 cm

"Regards de Saint-John Perse", par Jean-Dominique Rey

"Le Théodolite", par Luiz Pacheco

"Les mains du trapéziste, nouvelle", par Matthieu Baumier

"Traversées de l'excès", par Alain Vuillot

"Le nourrisson, nouvelle", par Roland Fuentes



SAINT-JOHN PERSE
Photo Hélène Hoppenot

« Ma gloire est sur les sables! Ma gloire est sur les sables!... Et ce n'est point erreur,
ô Pérégrin,
que de convoiter l'air la plus nue pour assembler aux syrtes de l'exil un grand poème
né de rien, un grand poème fait de rien... »

Exil, 1941

JEAN-DOMINIQUE REY

REGARDS DE SAINT-JOHN PERSE

Le visage d'Adrienne Monnier était parfaitement rond. Sous quelque angle qu'on regardât sa tête on découvrait un cercle ou une sphère. Ses cheveux blancs argentés, tirés en arrière, ajoutaient encore à la rotondité de son visage. Après quoi, on voyait ses yeux d'une belle couleur bleue faïence, grands et largement ouverts.

Son corps disparaissait sous une ample robe de bure grise mais d'un gris perle, descendant jusqu'à terre, sans ornement, parfois recouvert d'un chandail largement échancré et d'une ceinture dont je ne jurerais pas à distance qu'elle n'était pas une cordelette à la manière franciscaine. Pourtant il y avait trop de douceur et de tendresse, d'intelligence attentive et de suave sensualité dans tout son être pour qu'on songe plus longtemps à une religieuse.

Du reste, ses dieux, elle ne s'en cachait pas, étaient les écrivains. Passée la librairie, ses rayons et ses tables chargées des dernières revues et le bureau où elle régnait discrètement, il y avait, en arrière-boutique, un saint des saints dont elle laissait libre l'accès bien qu'il fut clos d'une petite barrière de bois comme à la campagne le verger et qu'avec son goût presque obsessionnel de la contrepèterie Léon-Paul Fargue appelait « la fesse du pion ». Se vengeait-il ainsi ? De sa belle voix un peu paysanne mais claire comme source, Adrienne Monnier aimait raconter comment, à l'époque de *Commerce* ou de *Mesures*, lasse de ne rien voir venir, elle enfermait Fargue dans cette arrière-boutique et ne le laissait sortir que lorsqu'il lui remettait enfin un poème achevé. « Sinon, nous n'aurions rien eu. Et chaque fois, il livrait une merveille. » Les murs de cet arrière saint des saints étaient tapissés de portraits d'écrivains, quelques dessins d'une grande précision dus à son beau-frère Paul-Émile Bécot mais surtout des photos dont certaines étaient l'œuvre de Gisèle Freund. Superbe galerie de regards. Yeux étranges de Rilke aux globes rêveurs qui glissaient sur l'ailleurs. Œil magnétique de Saint-John Perse à l'acuité de voyageur accommodant la distance. Regard de Valéry, couleur aigue-marine et dont l'éclat déchiffreur semblait lavé de tendresse et d'inquiétude. Œil obèse de Léon-Paul Fargue qui semblait se dérober derrière les volutes du tabac et, perdu, traverser les miroirs. Œil lourd, puissant et colérique, de Claudel. Regard écarquillé et tendre de Valéry

Larbaud. Il devait bien y avoir aussi un Gide en accent circonflexe, acteur ironique, soucieux de paraître et de fuir. Et, grand favori de cette « Maison des livres », le regard étiré de James Joyce comme lassé et pourtant chargé d'étincelles et d'humour.

C'était un paradis de lecture. L'introuvable y foisonnait. Chez elle nous avons appris à lire, découvrant la modernité à travers *Commerce*, *Mesures* et des textes qui n'existaient pas ailleurs.

C'est là que j'ai lu pour la première fois des poèmes de Saint-John Perse. Le personnage nous fascinait par sa distance et par cette approche des lieux et des temps lointains à travers le souffle de sa phrase qui savait interrompre brusquement l'élan avant de le reprendre et de conclure sur une image insolite.

J'entrouvris *Anabase*. Les poèmes antérieurs étaient introuvables. *Exil*, *Neiges*, *Pluies* arrivaient dans des éditions fautives que l'auteur reniait. Amplitude du verbe qui nous menait au jasant de sa vague superbement maîtrisée. Poésie partie à la reconquête non seulement d'espaces fascinants mais de mots oubliés des prosateurs trop classiques, de mots rares dont l'éclat et le sens visaient au cœur de la cible. Intensité et musique. Cette écriture envoûte si fortement qu'elle réclame la voix... et qu'elle induit à l'imiter. L'empreinte dans l'oreille et la mémoire est si violente qu'on ne lui échappe guère. Quelques-uns ont cru pouvoir se placer dans le glorieux sillage de Perse. Ils n'ont fait que le parodier sans réussir à rien effacer de sa marque : croyant le continuer ils n'ont réussi qu'à le défalquer. Il faut s'y résoudre : il clôt superbement un langage à son plus haut état mais dans lequel après lui nul n'entre plus. Son langage ne tolère aucun rival.

Je n'ai rencontré le personnage que beaucoup plus tard. En 1962, Mazenod m'avait demandé de réunir l'iconographie d'un gros ouvrage consacré aux écrivains contemporains. Pour Saint-John Perse on voulait un portrait en couleurs. J'allais trouver Gisèle Freund avec laquelle j'avais plusieurs fois travaillé chez Plon. Portraitiste aigüe, peu dupe des attitudes, bousculant les poses de son rire qui a le même accent que sa voix. Gisèle, bien qu'elle ait été l'une des premières à utiliser la couleur pour les portraits, n'y a pas la même aisance que dans le noir et blanc. Elle saisit le poète chez ses amis Hoppenot à la fin d'un déjeuner. Pas tout à fait satisfaite du résultat, elle me demanda de soumettre les clichés au modèle. Rendez-vous fut pris à l'Hôtel de Castille, rue Cambon, une rue qu'habitèrent Stendhal et Eugène Sue... Le poète et sa femme achevaient leur repas. J'aperçus son profil à travers la vitre, dense, ramassé, souriant. Dans le petit salon où j'attendais - il m'évoquait je ne sais pourquoi le *Bureau de coton* à la Nouvelle-Orléans de Degas - sa femme vint chercher les photos. Lorsqu'à son tour il entra je compris que le cliché n'avait rien saisi de son « magnétisme »

dont on sentait en même temps qu'il avait parfaitement conscience de l'exercer. Avec une parfaite courtoisie, il me laissa entendre que la photo ne lui convenait pas : visiblement elle ne coïncidait pas avec l'idée qu'il avait de lui.

Les cheveux courts, le front largement dégagé, l'œil intense, noir, fixe d'abord et dont bientôt il transperce ce qu'il regarde, une certaine raideur dans la tenue qui par degrés s'assouplit, devient densité, attention, le personnage d'emblée impressionne. Et, rapidement, mais rien de cassant dans les réflexes, un art au contraire d'introduire le charme dans la rigueur, une extrême courtoisie devient l'autre face de cette maîtrise dont il semble ne jamais se départir. Et son magnétisme de se transformer en intuition pour lire chez autrui ce que celui-ci attend. Sans doute avait-il gardé de la diplomatie l'art et l'habitude de désarmer habilement l'adversaire ou l'ami en se mettant à l'écoute.

Passé le prétexte de ma visite, il m'interroge, va droit à l'essentiel, ce qui m'importe le plus dans l'existence, si je parviens à concilier vie intérieure et « activités dé-routantes », comment je conçois l'art et quelles sont mes origines. Quand je lui réponds l'Aisne et l'Alsace, il acquiesce :

« Vous êtes du côté celtique. Vous êtes de langue d'oïl. C'est essentiel pour comprendre l'art, être capable d'en connaître le mystère. Ceux de langue d'oc, du sud, de la Méditerranée, ne peuvent tout à fait saisir l'art lorsqu'il s'agit d'en écrire. Le soleil, les colonnes, la lumière, comme je le disais à mon vieil ami Valéry, ne suffisent pas. La Grèce n'a d'intérêt qu'avant le V^e siècle, lorsqu'elle est continentale, reliée au Nord... »

Il poursuit ses questions, s'intéresse au thème auquel j'achève de consacrer un article – le passage du globe byzantin à la sphère de cristal contenant, chez les peintres flamands, une image du monde – s'inquiète de savoir si, en dehors de l'Occident, je porte intérêt à d'autres arts. Je lui cite la Chine et l'Inde. D'un sourire des yeux il approuve. Et j'ajoute que sa poésie fut pour moi l'une des voies qui m'introduisirent à l'Orient.

Il enchaîne sur la mauvaise interprétation faite par certains critiques de son œuvre, n'y voyant qu'une certaine rhétorique :

« On s'est beaucoup trompé. Mon œuvre n'est pas rhétorique. Pas plus que son ampleur. Ce qui est essentiel, pour moi, c'est l'ellipse. Cette ellipse peut avoir deux lignes ou plusieurs pages. Si j'écrivais un poème sur la foudre, il tiendrait en quelques mots. Quand il s'agit de la mer, le poème a les dimensions de celle-ci. Mes poèmes ont l'ampleur de leur sujet mais sont toujours des œuvres de six cent pages réduites à une centaine... »

Après un léger silence, il ajoute : *« Il y a plusieurs conceptions de la poésie. Pour les anglo-saxons, le poète domine l'œuvre. Selon moi, le poète devient le poème. »*

Mais il ne reste pas longtemps à parler de lui. Comme je m'excuse d'avoir trop parlé de mes recherches alors qu'il m'importait davantage de l'écouter il répond :

« La première fois que l'on se voit, on a le droit de tout se dire. Mais j'espère que je n'ai pas été indiscret dans mes questions. »

À un autre moment il avait insisté sur la nécessité d'accomplir son œuvre dans le silence, sans urgence :

« Vous avez le temps, vous êtes à vos débuts. Vous n'irez jamais vers le compromis. N'éludez jamais votre qualité d'homme. »

Et de sa belle écriture il inscrivit sur mon exemplaire d'*Anabase* quelques lignes qui confirmaient ces phrases ultimes.

Deux ans plus tard, me rendant à Venise, via Bruxelles, je vis sur la terrasse de l'aéroport s'avancer un personnage qui avait la dignité d'un prince et la prestance d'un acteur. C'était Saint-John Perse. Il poussait devant lui un chariot à bagages et de son œil magnétique voyait tout, et semblait averti à l'avance du sens même des signes. La dernière fois que je l'avais vu, il m'avait dit, précisément, partir pour Bruxelles, écrire dans une maison amie au cœur de la forêt de Soignies.

D'emblée, le personnage se situait sur l'onde juste sans avoir à chercher : *« Vous allez à Venise. Vous allez découvrir un lieu où existence et beauté coïncident à merveille. »* Impeccable malgré une nuit de vol, il arrivait de Washington, il me souhaita *« le meilleur dans une ville où n'arrive que l'extraordinaire »*.

Je le vis s'éloigner, son regard d'augure, sa silhouette droite se détacher comme une vigie. C'est la dernière image que je garde du poète. Que peut-on souhaiter de mieux d'un « pérégrin » tel que lui, qu'une rencontre entre deux ciels ?